

SOYOUZ FILMS
PRÉSENTE

AGNÈS JAOUÏ
PIO MARMAÏ
NAJAA

On te donne et un jour,
ce sera à toi de donner.

COMPAGNONS

UN FILM DE
FRANÇOIS FAVRAT



SOYOUZ FILMS
PRÉSENTE

AGNÈS JAOUÏ

PIO MARMAÏ

NAJAA

DOSSIER DE PRESSE

COMPAGNONS

UN FILM DE

FRANÇOIS FAVRAT

SOYOUZ FILMS
PRÉSENTE



ARRAS
FILMFESTIVAL



AGNÈS JAOUI PIO MARMAÏ NAJAA

COMPAGNONS

UN FILM DE
FRANÇOIS FAVRAT

Scénario, adaptation et dialogue
JOHANNE BERNARD et FRANÇOIS FAVRAT

DISTRIBUTION

Cinéart
72-74, rue de Namur
1000 Bruxelles
Tél. : +32 (0)2 245 87 00
info@cinéart.be

22/06/2022

France - Image : 1.85 - Son : 5.1 - Durée : 1h50

RELATIONS PRESSE

Heidi Vermander
heidi@cinéart.be
Tél. : +32 (0)475 62 10 13

Le matériel presse est disponible sur www.cineart.be

SYNOPSIS

À 19 ans, passionnée de street art, Naëlle est contrainte de suivre avec d'autres jeunes un chantier de réinsertion, sa dernière chance pour éviter d'être séparée de ses proches. Touchée par la jeune fille, Hélène, la responsable du chantier, lui présente un jour la maison des Compagnons de Nantes, un monde de traditions qui prône l'excellence artisanale et la transmission entre générations. Aux côtés de Paul, Compagnon vitrailliste qui accepte de la prendre en formation dans son atelier, Naëlle découvre un univers aux codes bien différents du sien... qui, malgré les difficultés, pourrait donner un nouveau sens à sa vie.

Naëlle, 19 jaar en gepassioneerd door street art, wordt verplicht een re-integratieproject met andere jongeren te volgen. Het is haar laatste kans om te voorkomen dat ze gescheiden wordt van haar naasten. Hélène, de projectverantwoordelijke, is erg geraakt door het jonge meisje en stelt haar het 'Maison des Compagnons' in Nantes voor, een plaats die traditioneel vakmanschap van generatie op generatie wil bevorderen. Paul, een glas-in-loodkunstenaar, wordt de 'compagnon' van Naëlle. Ze start een opleiding in zijn atelier en ontdekt een wereld met andere gebruiken en manieren van werken dan ze gewoon is. Ondanks de moeilijkheden kan het haar leven misschien toch een nieuwe wending geven...



ENTRETIEN AVEC FRANÇOIS FAVRAT

D'où est née l'idée du film ?

Au départ, j'ignorais tout de l'univers des Compagnons jusqu'à ce que Romain Brémond et Daniel Preljocaj me parlent d'en faire un film. Ils s'étaient emballés sur ce sujet après avoir lu le synopsis de Johanne Bernard, qui cosigne le scénario avec moi. Johanne et moi avons rencontré les Compagnons du devoir, d'abord à Paris, puis à la Rochelle, à Angers et enfin à Nantes. Dans chaque ville, il existe une maison de Compagnons qui forme les jeunes aux métiers de l'artisanat. Nous avons découvert leurs règles et leurs traditions basées sur l'apprentissage du geste et la transmission du savoir. Avec Johanne, nous avons beaucoup lu, fait la rencontre d'autres obédiences de Compagnons - celle de l'Union Compagnonnique notamment. C'est un monde qui met en valeur le travail manuel

et l'entraide. Dans un quotidien individualiste et ultra-connecté, ça peut paraître d'abord désuet mais leur approche généreuse de l'apprentissage m'a beaucoup touché.

Qu'est-ce qui vous a particulièrement séduit ?

Leur devise, déjà : devenir «*capable, digne, libre et généreux*». Chez les Compagnons, la transmission se fait autant par l'apprentissage d'un métier que par la vie en communauté. Dans les «Maisons» des Compagnons, cohabitent des jeunes de 16 à 25 ans et des Compagnons qui les encadrent. Les jeunes, principalement des garçons (14% seulement de filles) viennent de tous horizons, transformant ces lieux en véritables «auberges espagnoles». Lors de sa formation, l'apprenti est accompagné d'un Compagnon référant, son parrain, qui le

suivra jusqu'au jour où il deviendra Compagnon à son tour. Les autres encadrants, son employeur, le directeur de la maison (le Prévôt) ou la maîtresse de maison (la Mère) l'accompagnent le temps de son séjour dans la ville. Puis, l'apprenti ira se former ailleurs, parfois même dans d'autres pays.

Au-delà des valeurs des Compagnons, il m'a paru crucial de faire un film qui valorise le travail manuel ; tous ces métiers de la main que l'on a tendance à dénigrer de nos jours, nécessitent en réalité un savoir-faire et une expérience considérables. J'ai toujours gardé en tête les confidences d'un boulanger de mon quartier qui fait des pains extraordinaires : «*À quinze ans, quand je disais que je voulais être boulanger, c'était la honte*».

Avez-vous beaucoup travaillé sur ce premier traitement que vous évoquez ?

Enormément. Le synopsis de départ traitait déjà d'une jeune fille en difficulté dans son quartier et de sa rencontre improbable avec l'univers des Compagnons. Initialement, elle devenait ébéniste. Mais comment raconter et émouvoir avec une jeune qui réussit à faire une table en bois à la fin du film ! Johanne et moi avons travaillé à dramatiser ses tensions intérieures face à l'univers hyper-normé dans lequel elle arrive, et à chercher aussi un métier plus inspirant d'un point de vue cinématographique. C'est ainsi qu'est venue l'idée de sa passion pour les tags qui provoquera chez elle un coup de cœur pour les vitraux.

Un autre challenge a été de s'immerger dans la réalité de la vie de quartier, comme dans celle d'une maison de Compagnons. Comme je ne connaissais ni l'une ni l'autre, nous avons passé beaucoup de temps, et dans la cité de Bellevue, et au sein de la maison des Compagnons de Nantes. Contrairement à mes longs métrages précédents, c'est à partir de cette profonde immersion que nous avons bâti le film - l'histoire, mais aussi le casting, et l'âme même du projet. Il y a dans COMPAGNONS un réalisme social assez marqué de ce fait.

Pourquoi Nantes ?

C'était un décor idéal. La maison des Compagnons, près de l'Hôtel de Ville à Paris, comportait plusieurs pièces magnifiques mais trop petites. Les extérieurs de la maison d'Angers étaient splendides mais l'intérieur ne convenait pas. Bref, celle de Nantes avec sa bibliothèque lambrissée, sa salle à manger où des figures peintes incarnent les valeurs de cette organisation, le bureau du Prévôt orné de symboles compagnonniques, et son sympathique Prévôt ! ... Tout correspondait. Comme la cité de Bellevue nous tendait les bras, j'ai vite choisi de tout tourner à Nantes, tant pour les décors, que pour les gens rencontrés sur place, dont certains jouent d'ailleurs dans le film...

Vous montrez les jeunes de la cité d'une façon assez inhabituelle, assez loin des clichés que nous renvoient souvent le cinéma et la télévision.

Je me suis efforcé de rendre au plus juste ce que j'ai vu et ce que m'ont raconté les jeunes de Bellevue. En débarquant là-bas, j'ai été frappé de réaliser à quel point ces images toutes faites des cités dont on nous bombarde quotidiennement étaient biaisées. Les habitants y sont beaucoup

plus attachants, plein de vie, lucides. Bien sûr, c'est un quotidien souvent dur.

Beaucoup de jeunes ne travaillent pas et certains sont liés au trafic et à ce genre d'affaires.

Mais la plupart de ceux que nous y avons rencontrés ressemble au personnage de Naëlle ou à Coca-man et Djibril. Ce ne sont pas des bandits - juste des jeunes qui se démènent pour s'en sortir malgré les difficultés du quotidien. Ils se sentent souvent rejetés ou, en tout cas, ont intériorisé le fait d'être exclus. Mais ils ont un atout majeur : ils se serrent les coudes, il y a entre eux un esprit d'entraide incroyable ; ils appellent leur pote, « *la famille* », exactement dans l'esprit des Compagnons.

Tordre le cou aux idées toutes faites, c'est un peu le fil qui relie vos films.

Dans LE RÔLE DE SA VIE, j'explorais le rapport à la célébrité, dans BOOMERANG, j'allais fouiller dans les secrets de famille. Ici, la dimension sociale est plus forte. J'ai fait en sorte de me mettre à distance des clichés trop souvent véhiculés en me nourrissant de ces rencontres.

Vous n'évacuez pas pour autant la violence liée à la drogue.

Elle existe, c'est sûr. Et le personnage de Naëlle s'en méfie. On devine qu'elle a eu des embrouilles avec ça, et c'est justement ce qui la pousse à intervenir en jetant par la fenêtre les sachets de drogue qu'une maman du quartier a accepté de stocker chez elle. «*Tu sais ce que tu risques ? Six mois fermes ! Ces mecs, c'est du poison !*», hurle-t-elle à la mère de Djibril. Confrontée de nouveau à cette violence, Naëlle n'a pas d'autre choix que d'accepter la proposition des Compagnons pour aller se mettre au vert.

Le plus frappant chez Naëlle est son manque de confiance.

Elle pense sincèrement qu'elle ne vaut rien, qu'on ne peut pas lui faire confiance. C'est un cliché d'elle-même qu'elle a intériorisé. À l'image de cette campagne d'affichage du Secours populaire où un enfant porte sur le front le mot «Pauvre», et qui dit: «*Ne lui collez pas cette étiquette pour toujours*». Ces images sont terribles, mais tellement justes ! Le personnage d'Hélène, joué par Agnès Jaoui, a conscience de cet ostracisme. Percevant le potentiel de Naëlle,

elle va se battre pour la tirer d'affaire.

Le combat de Naëlle sera de briser cette image négative d'elle-même. C'est le thème central de COMPAGNONS, incarné par la scène de fin où le personnage interprété par Pio Marmaï la fait craquer en l'obligeant à accepter qu'elle est une fille bien.

Ce manque de confiance et les difficultés qui vont avec font écho avec les confidences des Compagnons ...

Avec Johanne, nous avons assisté à une réunion que ces derniers avaient spécialement organisée à notre intention pour mieux nous faire comprendre qui ils étaient. Ils s'y sont présentés à tour de rôle, de façon aussi solennelle qu'émouvante. Certains racontaient une rencontre déterminante avec un Compagnon à une période sombre de leur jeunesse. Tous parlaient d'avoir alors trouvé là une véritable famille. L'un d'eux a terminé son speech en disant: «*Si je n'étais plus avec vous, je serai comme un orphelin*».

Ça a été notre modèle pour créer le personnage de Pio Marmaï.

Tous ces Compagnons ont des failles: Paul (Pio Marmaï) a un passé agité. Hélène (Agnès Jaoui) a eu une aventure avec un collègue, ce qui lui vaut d'être séparée de son mari et de ne plus voir sa fille...

Au-delà de leur statut, de leur générosité et de leur savoir-faire, il était crucial d'en faire aussi des êtres imparfaits, avec leurs douleurs et leurs défauts. Les Compagnons ne sont pas des Pères et des Mères la morale !

On sent certains Compagnons un peu réticents à l'idée d'accueillir Naëlle: une jeune de la cité et, qui plus est, une fille... ?

Les Compagnons n'échappent pas à cette problématique des a priori. Dans le film, c'est Paul (Pio Marmaï) qui incarne cette méfiance lorsqu'Hélène lui soumet la candidature de Naëlle: il craint que cette jeune issue des quartiers ne s'adapte pas à leur vie en communauté, ni à l'exigence de leur apprentissage. Il faut préciser que les horaires y sont très stricts, le planning contraignant, et que la vie en communauté ne convient pas à tous. Paul se défie donc de l'initiative d'Hélène d'autant qu'elle a déjà essuyé un échec avec un autre jeune. Mais Hélène croit en Naëlle.

À travers ce débat, il s'agit encore de mettre à mal les clichés sur les jeunes de quartier.

Malgré tout, les Compagnons du Devoir ne se sont ouverts aux femmes qu'en 2004.

C'est vrai. On est là sur un sujet d'actualité. Quand nous écrivions le film, l'Union Compagnonnique (une autre association de Compagnons), n'avait toujours pas voté l'entrée des femmes dans son sein, mais le débat était en cours. En discutant avec de jeunes apprentis, on percevait les craintes de certains : «*Ça va compliquer un peu ; on sera plus entre mecs*». «*La vie en communauté avec les filles, euh...*» Mais peu à peu, l'image du travail manuel réservé aux hommes est en train de voler en éclats. Je ne sais pas si le film a servi mais l'Union Compagnonnique a finalement voté la mixité, juste au moment du tournage...

Que penser de ces rituels auxquels Naëlle se trouve confrontée : ces règles de vie en communauté qu'elle doit lire, ce règlement auquel elle doit se soumettre, ces rites, ces surnoms que se donnent les Compagnons... ?

Cela lui semble d'abord insolite, voire folklorique... Quand ils se mettent tous à chanter autour d'elle (les chansons ont une

place importante chez les Compagnons), Naëlle doit se retenir pour ne pas exploser de rire. Mais, on sent qu'elle s'y attache peu à peu et que tous ces rituels finissent même par la fasciner. En réalité, avec leur cérémonial qui célèbre la vie en communauté, l'entraide et le savoir-faire, ces gens venus d'un autre temps donnent sans doute un sens à son existence. Ils lui offrent une place dans leur «chaîne» (comme le raconte une des chansons). Et cet accueil dans leur famille est bouleversant pour cette fille, à qui, jusqu'ici, personne n'a vraiment donné sa chance...

La réaction des jeunes qu'encadre Agnès Jaoui lorsqu'elle leur apprend que son surnom est Bourguignonne l'intrépide, est très drôle...

Même s'il paraît sorti d'un autre temps, son nom de Compagnon symbolise l'appartenance à la communauté. Quand il débute son Tour de France, qui consiste à aller de ville en ville pour enrichir son apprentissage, on donne à l'apprenti un nouveau nom, celui de sa région natale (Bordelais pour Paul ou Bourguignonne pour Hélène). Plus tard, s'il devient vraiment Compagnon à l'issue de sa formation, on ajoute à ce nom un trait caractéristique de

sa personnalité («*Bordelais, cœur fidèle*», pour Paul; «*Bourguignonne l'intrépide*» pour Hélène). Pour les jeunes de quartier, l'effet comique est garanti. Le rituel du départ va aussi beaucoup intriguer Naëlle : lorsqu'un Compagnon termine sa formation dans une ville et s'en va la poursuivre ailleurs, les autres l'accompagnent dehors, et le supplient de revenir, tandis que le Compagnon leur tourne le dos et doit s'éloigner sans se retourner. Pour la Mère, pour le Prévôt, pour ceux qui l'ont formé, et évidemment pour celui qui s'en va, c'est un moment douloureux mais nécessaire.

La Mère, c'est Hélène (Agnès Jaoui). Comment définiriez-vous son rôle : mère de substitution, conseillère, intendante, trait d'union avec les formateurs ?

Un peu tout à la fois. Sans remplacer la famille, elle est là pour aider les jeunes, qui viennent lui parler autant de problèmes administratifs que personnels. Certains ont à peine 16 ans, et peuvent se sentir mal, si loin de leur famille. La Mère les écoute, les conseille. Au fil des mois, elle noue avec certains des liens forts. À la maison de La Rochelle, la Mère nous a émus en nous racontant l'itinéraire d'un jeune guinéen

migrant, en formation chez les Compagnons, nous en avons tiré le personnage d'Adama. Le jour où l'apprenti part pour une autre ville, la séparation est toujours éprouvante, même si la Mère en connaît la nécessité. Comme une douce récompense, les murs de son bureau sont tapés de cartes postales d'autres villes et même d'autres pays...

Dans COMPAGNONS, Naëlle s'accroche au travail du vitrail. Elle devient même vite très douée.

Quelque chose l'a touchée; une chose qui pourrait enfin la sortir de la galère en lui apportant un vrai travail. Naëlle est émue par l'investissement que Paul, enfin convaincu de ses capacités, va mettre à la former. Du tag, elle passe à l'artisanat....

Ce qui ne l'empêche pas de garder ses ennuis pour elle - contrairement à la règle des Compagnons - et de tenter une dernière arnaque pour rembourser les dealers qu'elle a délesté de leur marchandise. Bref, on n'est pas chez les Bisounours.

Non, et Naëlle ne deviendra pas Compagnon. Mais Paul va la sauver en l'obligeant à accepter

son aide, «*C'est ça, les Compagnons, on t'aide et un jour, ça sera à toi d'aider*», lui dit-il. Cette transmission du savoir, cette confiance que Paul lui accorde malgré tout, va toucher Naëlle au plus profond. De même que Paul a dû autrefois accepter l'aide d'un autre, c'est à son tour de ne pas lâcher celle qui en a tant besoin. Malgré ses errements, on sent que Naëlle va transformer l'essai, réussir enfin à construire quelque chose. Donc, non, on n'est pas chez les Bisounours, mais transmettre ce message positif m'apparaît crucial dans ces périodes troublées.

Un mot sur les vitraux tirés des tags de Naëlle ?

C'est Mathieu Menut, mon précieux chef déco depuis BOOMERANG qui m'a présenté Zoia, l'artiste qui nous a inspirés pour la création des graffs que l'on voit dans le film. En lisant le scénario, Zoia a lu son histoire. Elle aussi a eu une jeunesse difficile et s'en est sortie au travers du graff. C'est avec Zoia et Mathieu que nous avons conçu un style qui puisse s'intégrer à celui du vitrail à la fin du film, quand Naëlle réalise son premier travail personnel.

Comment organise-t-on un casting pour un film tel que COMPAGNONS ?

Je tenais à mêler des acteurs pros et non pros, autant pour les jeunes de la cité et que pour les Compagnons. Mon idée était d'incarner vraiment la réalité sociale d'un quartier. Avec Antoine Carrard, avec qui nous avons souvent collaboré, nous débarquions à Nantes sans connaître la ville. Etablir des liens avec des jeunes de quartier, n'est pas si facile : toujours cette méfiance, de part et d'autre...

Antoine a dégoté un article de presse dans un journal local consacré à Soriba Dabo, un jeune qui réalise des séries web dans la cité de Bellevue. L'après-midi même, nous rencontrons Soriba. Il connaissait tout le monde et nous a donné un coup de main immense. Histoire du film dans celle du film, nous avons organisé des séances de casting à la maison des Compagnons. Ça a été vraiment le choc de ces deux univers ! Il fallait voir la tête de certains en voyant débarquer ces jeunes à casquette et en survêtement les yeux un peu rougis : de part et d'autre, on se regardait en chiens de faïence. Oui, les clichés ont la vie dure... Mais pendant la préparation et le tournage, une formidable passerelle s'est créée entre les deux mondes.

Donc, la plupart des jeunes, dans le film, viennent de Bellevue, ou d'autres quartiers - Soriba y joue d'ailleurs un apprenti Compagnon: Adama, inspiré du Guinéen en formation à la Rochelle... On a fouiné partout: celle qui joue la mère de Naëlle, par exemple, était venue accompagner sa petite fille pour le casting. Elle avait un charisme pas possible. Je lui demande: «*Vous avez déjà joué ?*» Elle: «*Non*». Moi: «*Vous en avez envie ?*». Elle: «*Oui*». Et, voilà. C'est la mère de Naëlle dans le film.

Et du côté des Compagnons ?

Pareil. Je voulais des vrais Compagnons parce qu'ils ont leurs gestes, leurs phrases, leurs chansons. La plupart a été enchantée de venir aux essais. Tous ne sont pas des acteurs nés, mais tous, en tout cas, ont été ravis de l'expérience. Outre le fait qu'ils nous ont prêté leurs locaux, accordé beaucoup, beaucoup de temps, ils nous ont aussi aidé à enrichir les personnages, certains dialogues même, et puis leurs sublimes chants ! Prévôt de la maison de Nantes, apprentis, Compagnons, je les ai fait répéter, jouer; je les ai fait chanter. Ils m'ont fait confiance, et je tiens à les en remercier.

Najaa, l'actrice qui incarne Naëlle, est éblouissante.

Pour le rôle, nous cherchions une nature proche du personnage, qui connaisse la violence et la vie de quartier. Avec Antoine, nous avons écumé les clubs de boxe thaï, en vain, auditionné des comédiennes professionnelles. Certaines étaient très convaincantes, mais il me manquait cette dureté sociale qui se lit dans le corps, sur le visage, dans la façon même d'être. Le tournage approchait et toujours pas de personnage principal... On frôlait la panique, quand Antoine a pensé à Najaa. Il l'avait vue pour un autre film, bien des années avant. Elle est venue faire des essais et ça a été comme une évidence. Elle portait cette tension en elle, et surtout ce visage incroyable.

Vous retrouvez Agnès Jaoui avec qui vous aviez tourné LE RÔLE DE SA VIE.

Je n'avais jamais travaillé deux fois avec un même comédien. Rencontrer un acteur que je ne connais pas m'aide à incarner plus justement les personnages inventés à l'écriture. Mais cette fois, pour le rôle de la Mère, Agnès s'est imposée dès le début. Lors de nos allers-retours à Nantes avec Johanne, nous avons pu pénétrer

sur un chantier d'insertion, comme celui qu'on voit dans le film. Là, nous avons rencontré un Compagnon peintre, Hervé Moreau, qui formait des jeunes de Bellevue, et qui nous a présenté à d'autres Compagnons. Il a été un atout précieux, pour enrichir le personnage d'Hélène, qu'il s'agisse de son engagement social ou de mieux cerner le rapport qu'elle entretient avec les jeunes du quartier. Pio Marmai est arrivé presque aussi naturellement. Je cherchais un gars charpenté, qui connaisse suffisamment le travail manuel pour incarner un Compagnon. Un rugueux au cœur tendre qui ait le sens de la réplique et qui ait de l'humour. Pio Marmai, who else ?!

Parlez-nous du travail de préparation avec les jeunes ...

C'était prenant. Plein de vie et de surprise. Pas toujours à l'heure au casting, ou parfois à l'heure mais pas le bon jour ! Certains, avec qui on travaillait depuis plusieurs mois, ont même carrément disparu du jour au lendemain... Mon principal objectif était de former un vrai groupe de potes autour du personnage de Najaa. Adama, Djibril, Coca-Man, Likamba, Boulette, Ambre..., chacun connaissait les situations et

le tempérament de son personnage, et avec Antoine, nous leur avons fait faire beaucoup d'improvisations pour les entraîner à oublier la caméra, à ne pas perdre le fil, à ne jamais s'arrêter au plein milieu d'une prise en me regardant l'air désolé ! On évaluait leurs aptitudes, leurs difficultés, pour estimer qui pourrait vraiment tourner dans le film ou qui allait nous lâcher en chemin. Najaa a passé tout ce temps avec nous. Je lui avais demandé de se rapprocher d'un des jeunes, dit Boulette, pour qu'elle puisse ressentir profondément ce qu'était sa vie, sa façon de parler, d'observer, de bouger, de rouler ses pétards... Pendant toute la préparation, je lui répétais : «*Mange avec lui, discute avec lui, regarde comme il bouge*». Alors, spéciale dédicace à Boulette, à Soriba, et à tous ceux qui sont venus et revenus tant de fois au casting !

Dans quelles dispositions se trouve-t-on quand on réalise un film avec tant de personnages et tant d'amateurs ?

On flippe à mort ! On a fait un pari sur des gens qui n'ont jamais joué ni même jamais rien vu d'un tournage pour la plupart, et c'est forcément angoissant. Et puis, ils ont une sacrée énergie ;

en fin de journée, faut réussir à garder le cap. Parfois, un jeune se mettait trop la pression et n'y arrivait plus. Plus du tout !

Bon là, on ne va pas se mentir : à l'intérieur de soi, c'est le cauchemar. Mais extérieurement, il faut s'efforcer de garder l'air détendu, «*T'inquiètes, mec, t'assures à mort, ça va le faire*». Et puis, oui, j'avais beaucoup de scènes de groupe, ça n'aide pas. S'il y'en a un qui merde, tout est à refaire. Chaque matin, en arrivant sur le tournage, on se disait avec Marion, la scripte, «*C'est pas possible, on a encore autant de monde aujourd'hui, qui a écrit ce script ?!*». Moi, en l'occurrence.

Un autre enjeu du film était de crédibiliser deux univers très différents : celui des Compagnons et celui de la cité. Pour l'un comme pour l'autre, les codes, les mœurs, les décors, les situations, tout devait faire vrai. L'équipe du film, chef op, déco, scripte, assistantes, nous avons tous beaucoup travaillé à cette crédibilité.

Avec Jeanne Lapoirie, la chef op, on poussait les acteurs à faire des gestes justes, des actions bien réelles, tant au chantier d'insertion, qu'à l'atelier de vitrail. Que ça ne fasse pas cinéma ! Et il ne restait plus qu'à filmer en plan séquences. Parfois, j'avais des idées précises de certains plans.

Nous avons trouvé une forme d'équilibre entre ce que j'avais en tête au départ, et ce qui surgissait sur le plateau dans l'œil de la caméra.

Aviez-vous des références cinématographiques en tête ?

Oui, des films sociaux, plein de vie, avec de jeunes personnages principaux. SWEET SIXTEEN ou LA PART DES ANGES, de Ken Loach. Et aussi, FISH TANK, d'Andréa Arnold. Dans la mise en scène, je recherchais de l'énergie, de la modernité, à épouser au plus juste la tension intérieure de Naëlle.

La cité, telle que vous la filmez, avec ces scènes sur les toits, est très belle ; et, encore une fois, très différente de ce qu'on nous montre.

C'est lié à l'univers dans lequel gravite Naëlle : les toits d'immeuble, le ciel, les tags... C'est aussi ce qui m'a plu à Bellevue, c'est une cité colorée, assez esthétique, avec des immeubles bas, fraîchement repeints. J'avais envie de montrer autre chose que ces grands immeubles glauques, aux cages d'escalier défoncées.

Il y a, dans le film, une scène d'action assez inattendue - et impressionnante - au cours de laquelle Naëlle saute d'une tour à l'autre...

Certains jeunes de la cité ont vécu ce genre de stress, ils me l'ont raconté: je me suis efforcé de restituer leur ressenti. Je voulais une scène prenante, pour faire vraiment éprouver la sensation de violence dans laquelle baigne Naëlle. Sans avoir des moyens hollywoodiens, on a bricolé ça à la française: beaucoup de répétitions, de repérages, de travail avec Mohammed El-Achi, le cascadeur. La doublure qui saute entre les deux tours m'a prévenu en arrivant: «*C'est un saut que je ne peux faire que deux fois*». On a calé nos caméras dans les bons axes. Il a pris son élan et a sauté dans le vide. Deux fois. Merci à lui et à Mohammed qui m'ont aidé à crédibiliser cette violence.

Le mariage de la musique d'Eric Neveux avec le rap est aussi inattendu que réussi.

Après avoir collaboré sur BOOMERANG, j'avais le désir de renouveler l'expérience. Eric a apprécié le scénario et a trouvé réjouissante l'idée de marier du score avec du rap. Il vient

lui-même de la musique électronique. Il a fait un boulot énorme pour définir une tonalité qui colle à l'univers de la cité et aux Compagnons; une couleur sonore qui sublime le parcours de Naëlle sans tomber dans le pathos. On a passé un temps infini ensemble, au studio, jusqu'à trouver ce juste équilibre. On a fini ce travail à Skopje, au studio Fame's Project. Toujours un moment magique d'entendre en live les musiciens donner corps à la musique.

COMPAGNONS est très différent de vos précédents longs métrages qui, eux-mêmes, ne se ressemblent pas.

J'aime changer de registre, explorer des choses nouvelles. Ça varie aussi avec les thématiques. «*La forme, c'est le fond qui remonte à la surface*»: ce n'est pas de moi, mais de Victor Hugo, je crois. L'autre jour, par exemple, je passais au bord de l'océan; un phare au loin irradiait le couchant. Je me suis dit: «*Tiens, je tournerais bien un film d'épouvante qui se passe intégralement dans un phare, avec deux personnages. Au moins, ça limitera les décors et les scènes de groupe !*» Che sarà, sarà...



ENTRETIEN AVEC

AGNÈS JAOUÏ

Dix-sept ans après LE RÔLE DE SA VIE, vous retrouvez François Favrat dans un emploi très différent...

François et moi nous connaissons depuis longtemps : nous nous sommes rencontrés alors qu'il n'était encore que premier assistant sur le tournage d'UNE FEMME D'EXTÉRIEUR, de Christophe Blanc et sommes restés très liés depuis. Je l'ai vu s'affirmer de film en film ; on se voit souvent, je lui fais lire ce que j'écris, et inversement.

Que saviez-vous des Compagnons ?

J'avais visité la Maison des Compagnons du Devoir qui se trouve être tout près de chez moi à Paris à l'occasion de Journées Portes ouvertes, pensant que cela pouvait intéresser un de mes enfants. J'avais pu admirer leurs chefs d'œuvre.

Et je me rappelle avoir été fascinée par la passion avec laquelle ils s'exprimaient sur leur travail. C'est un univers incroyable et incroyablement cinématographique. Aucun film n'avait été fait sur eux jusque-là ; juste une série policière il y a très longtemps, m'a dit François. Ils sont encore trop peu connus et c'est dommage : le travail manuel est assez méprisé en France.

Valoriser le travail manuel, est-ce une des raisons qui vous a conduite à vous engager dans cette aventure ?

Oui, parce que je pense qu'un film comme COMPAGNONS est utile. C'est important de présenter des parcours de gens qui ont réussi à accéder à leurs désirs. J'aimerais que beaucoup d'entre eux puissent se reconnaître dans ce passage où le personnage de Pio Marmaï dit :

«Ado, J'avais honte, je pensais que j'étais débile parce que j'étais doué de mes mains ». Tellement de jeunes vivent cette situation... C'est comme une espèce de malédiction qui pèse sur l'éducation dans notre pays et dont on n'arrive pas à sortir. S'il n'y avait ne serait-ce qu'un gamin perdu, dans une banlieue ou ailleurs, auquel le film donne envie d'emprunter cette voie, on aurait gagné.

Hélène, votre personnage, est une femme assez exceptionnelle. Elle tient à la fois le rôle de la «Mère» chez les Compagnons. Et accompagne parallèlement les jeunes en réinsertion.

Elle fait partie de ces gens épatants qui font un bien fou à l'humanité. Je suis heureuse que, grâce à elle, ils soient mis en lumière. À côté de

tout ce qui ne va pas, dont on parle sans cesse - et trop -, ces personnes œuvrent sans relâche et accomplissent des choses remarquables et primordiales.

Cette appellation - « La Mère » - peut paraître un peu désuète. Comment définiriez-vous son rôle dans les Maisons des Compagnons ?

Je la vois comme une mère idéale ; une sorte de mère nourricière avec une dimension presque religieuse- une mère laïque en quelque sorte. Elle a toujours existé. Jusqu'à très récemment, elle était la seule femme - il semble qu'elle était recrutée parmi les épouses des prévôts. C'était une façon de recréer une famille. Comme le dit l'un des Compagnons dans le film, lors de l'arrivée de Naëlle, ils se reparentent. Les Compagnons sont vraiment un lieu de résilience.

Avez-vous rencontré quelques-unes de ces Mères ?

J'ai parlé plusieurs fois avec celle de la Maison des Compagnons de Nantes, où nous avons tourné. Nous nous sommes vues avant et même pendant le tournage puisqu'elle a assisté à certaines scènes. J'ai pu discuter aussi avec une

autre femme, une éducatrice qui effectuait le même type de travail que mon personnage dans les cités, et avec l'homme dont François s'est inspiré pour écrire Hélène... Et j'ai évidemment, tout comme Pio, passé du temps avec les Compagnons. Nos échanges avec eux étaient importants, enrichissants, très émouvants. Ce sont des gens que je respecte beaucoup - sans préjugés mais avec beaucoup d'exigence. Ils sont Compagnons pour la vie, et croient en la transmission. Et comment ne pas admirer leur devise, magnifique : « *Confiance, générosité, fraternité* » ? Ce sont des valeurs dont les jeunes - qui sont par ailleurs prêts à ficher en l'air tous les cadres - ont besoin.

Leur confiance a toutefois des limites...

Ils sont très conscients que certains candidats ont des profils plus compliqués que d'autres, que ceux-là auront du mal notamment à s'habituer à la règle parce qu'ils n'en ont connu aucune. Mais ils restent ouverts et prêts à les accueillir en multipliant les passerelles avec les éducateurs sociaux. Beaucoup de Maisons des Compagnons le font en tout cas ; cela fait espérer en l'être humain.

Malgré sa foi en Naëlle et en tous ces jeunes qu'elle essaie d'aider, on sent qu'Hélène traverse de terribles moments de doute, comme lorsqu'elle apprend que la jeune fille et ses copains se font passer pour des Compagnons sur un chantier destiné à rembourser le préjudice fait aux dealers...

Hélène est à un moment difficile de sa vie. Elle est comme quelques-uns de mes amis qui sont dans le social et traversent régulièrement des phases de découragement. Ce sont des métiers fatigants qui demandent beaucoup de disponibilité et un énorme engagement psychologique.

Ces gens sont aussi humains mais, s'il leur arrive d'être moins optimistes, cela ne dure jamais. C'est comme s'ils ne pouvaient pas s'empêcher d'essayer d'aider, d'être préoccupés par l'autre qui a moins de chance.

COMPAGNONS montre une jeunesse paralysée par un sentiment d'exclusion, convaincue de son manque de valeurs.

C'est une autre des raisons qui m'ont fait aimer le projet de François : il prouve qu'il subsiste des possibilités de sortir de son milieu social. Parce qu'on a toujours le sentiment - assez justifié- que

l'ascenseur social s'est complètement enrayé, que les passerelles qui permettaient à des gens issus de milieux défavorisés d'accéder à des milieux différents ne fonctionnent plus. Mais il en subsiste quelques-unes et montrer, à travers ce film, qu'il y a des gens qui s'en sortent, me paraît important. Il n'y a pas que des drames et des horreurs dans les cités !

Naëlle, en tout cas, au début du moins, n'y croit pas du tout.

L'image qu'elle a d'elle est terrible et beaucoup de jeunes - pas seulement dans les cités - la partagent. On les rejette dans des voies qu'ils n'ont pas choisies; c'est comme une espèce de moissonneuse batteuse qui trierait tout ce qui n'est pas rond ou carré - et d'autant plus facilement si leurs parents ne sont pas informés. Ces jeunes intègrent très tôt qu'ils sont en bas de l'échelle sociale et n'auront pas le droit d'en bouger. «*Quand on vient de Bellevue, de toute façon, c'est mort*», dit Naëlle. Et c'est vrai qu'à moins d'avoir une certaine résilience - ce qu'ont heureusement certains -, on dévisse vite...

Encore une fois, ce film fait œuvre utile en montrant ces parcours si formateurs.

Comment avez-vous travaillé avec François Favrat ?

François et moi avons eu une discussion très libre sur le scénario et sur mon rôle. Je voulais incarner une femme qui travaille, quasiment froidement, et ne pas tomber dans un pathos attendu. Sur le tournage, François me trouvait parfois trop dure, alors j'essayais de nuancer, et parfois, sans même qu'il me l'indique, je me laissais gagner par l'émotion.

Najaa est encore très novice dans le métier: avez-vous fait une préparation particulière avec elle ?

Au contraire, c'est comme si nous avions suivi le cheminement de nos personnages: on s'est tenues à une distance tout à fait amicale mais très professionnelle - Najaa était dans son rôle de jeune en difficulté qui essaie d'être élève et n'y parvient pas, et moi dans celui d'éducatrice. Nous nous étions rencontrées avant le tournage, bien sûr, mais nous en étions restées là. Sur le plateau, j'ai veillé à ce que, jusqu'à la fin, il n'existe pas de lien filial entre Hélène et Naëlle. Je trouvais capital qu'Hélène garde une distance importante avec elle parce que les gens qui font son travail doivent se protéger de tomber dans

ce genre de travers. C'est comme si un médecin se mettait en tête que tous ses patients sont ses enfants. Ce serait invivable.

Naëlle, du reste, ne fait pas non plus de transfert: ce n'est qu'à la fin du film qu'une intimité va pouvoir se créer. Elle et moi avons changé de position; une relation peut commencer, qui se matérialise par un sourire - le premier qu'elles échangent. Ce sourire n'aurait pas pu exister à un autre moment de l'histoire.

Comment tourne t-on avec une équipe d'acteurs aussi nombreuse et aussi hétéroclite ?

Le cinéma est un drôle de métier. Il a cette caractéristique étrange qui fait qu'une petite fille de quatre ans ou qu'un acteur ou une actrice amateur/e peut remporter un prix d'interprétation, alors que ni les uns ni les autres n'avaient encore jamais joué. C'est toujours stimulant de jouer en même temps avec des non pros et des acteurs très aguerris. J'aime beaucoup cela. Le cinéma, c'est d'abord l'art de capter le vivant.



ENTRETIEN AVEC

NAJAA

COMPAGNONS est votre troisième long métrage. Racontez-nous votre arrivée sur le film.

Antoine Carrard, qui m'avait castée il y a huit ans pour mon premier film - À QUATORZE ANS, d'Hélène Zimmer -, m'a contactée pour des essais. Je n'avais tourné que dans un autre teenage movie - LA COLLE, d'Alexandre Castagnetti - en 2017. Je passais beaucoup de castings, sans succès et, même si c'est la loi du métier, on se remet souvent en question.

Quelle a été votre réaction en découvrant le scénario ?

Je l'ai trouvé intéressant parce qu'il prenait le contrepied de ce qu'on nous montre souvent des cités. La scène où Naëlle, mon personnage, jette par-dessus le balcon les sachets de barrettes de

shits cachés par la mère de son meilleur ami Djibril, m'avait spécialement frappée.

La cité est-elle un milieu que vous connaissez ?

Je n'y ai jamais vécu. J'ai grandi à Paris dans un quartier populaire, dans le X^{ème} arrondissement, entre la gare du Nord et la gare de l'Est, j'ai aussi déménagé avec ma mère à Saint-Ouen quelques années. Je pense que les jeunes de ces quartiers rencontrent les mêmes enjeux, problématiques que ceux des cités ou banlieue. Si l'on est l'un des pays européens- voire le pays- qui comptabilisent le plus de décrocheurs scolaires, on le doit à cette image désastreuse qu'on leur renvoie. Comme si l'école ne se préoccupait pas de faire en sorte que les individus qui passent par ses bancs puissent s'épanouir, trouver ce que leur plait pour être

finalement ne serait-ce qu'utiles à la société ; ne serait-ce que formés. Il faudrait pouvoir ouvrir d'autres perspectives - et c'est ce que font les Compagnons - pour qu'en cas d'échec scolaire, on ne renvoie pas directement les gens à la case chômage ; qu'ils se sentent utiles.

J'ai rêvé très tôt de devenir comédienne en grandissant je me suis dit que c'était un but inaccessible. Lorsque le casting d'À QUATORZE ANS s'est présenté - c'était comme une évidence : j'ai foncé. La porte s'est entrouverte, il fallait que je saisisse cette opportunité. La suite a été plus compliquée. Mais mon agent, Laurence Coudert, qui a cru en moi depuis cette première expérience, m'a accordé une confiance cruciale, celle qui nous permet de croire en nous-même. Elle est mon Hélène dans la réalité : elle a fait preuve d'énormément de

patience et d'empathie, elle a supporté mes erreurs donc m'a aidé à me construire.

Le fait de l'avoir rencontrée me rapproche beaucoup du personnage de Naëlle. C'est tellement important de croiser quelqu'un qui croit en vous.

Vous dites avoir douté...

Je savais que je voulais continuer et réussir dans cette voie, travailler sur des projets intéressants, rencontrer des gens intéressants, et surtout apprendre. Mais la réalité me rattrapait. Je n'étais pas prise aux essais et je retournais à mes travaux alimentaires.

François Favrat raconte qu'il recherchait une jeune actrice qui ait de la violence en elle...

Je ne sais pas si j'en ai en moi. Je ne me le suis jamais formulé comme ça. Il me semble que la violence vient de la société dans laquelle on vit et qu'elle s'imprime en nous.

L'avez-vous travaillée pour le film ?

Pas spécialement. François m'a surtout demandé de passer le plus de temps possible avec les habitants de la cité de Bellevue : les jeunes,

avec lesquels j'ai fini par devenir amie, mais pas seulement, j'ai passé du temps aussi avec la femme qui joue ma mère. François nous a fait faire des impros avec les jeunes - on a répété quelques scènes avec ma sœur mais la plupart ne l'ont pas été peut-être pour ne pas saturer et perdre quelque chose sur le plateau.

Quel autre type de préparation avez-vous fait ?

Beaucoup de discussions avec lui. Des ateliers. J'ai appris à couper du verre avec des Compagnons, des femmes. J'ai visité un lieu où l'on en fabriquait - un souvenir incroyable. François m'avait aussi demandé de visionner un film de Ken Loach - LA PART DES ANGES - qui raconte le parcours d'un garçon issu d'un milieu défavorisé, qui a justement beaucoup de violence en lui et ne croit pas du tout en l'avenir. Il est condamné à suivre un chantier d'insertion et devient, grâce à son éducateur, un spécialiste en dégustation de whisky. Je devais être particulièrement attentive au personnage principal.

Et puis, évidemment, j'ai rencontré des Compagnons. J'ai pu parler avec eux et leur poser des questions. François m'a montré des vidéos qui retracent leurs réunions, les scènes

d'officialisation, leurs rites... Comme beaucoup jouaient dans le film, les relations se sont développées durant le tournage. Et comme la vie continuait pendant ce temps-là chez les Compagnons ; je pouvais voir des jeunes, entrer, sortir, échanger avec quelques-uns, naturellement.

Dans quel état d'esprit étiez-vous en découvrant leur fonctionnement ?

Au début, comme Naëlle, j'ai éprouvé un mélange d'étonnement et de préjugés : c'était bizarre d'atterrir dans cette communauté où les gens vivent avec de telles règles et de telles traditions.

Mais, je me suis rapidement rendue compte en les côtoyant que c'était plutôt une bonne chose de se sentir exister dans un groupe avec des choses à faire, et à faire en y mettant du cœur. On n'a pas l'habitude de cette fraternité et de ces valeurs communes que chacun doit respecter. Pour l'avoir vue - et un peu vécue -, je comprends que des jeunes puissent y déployer leurs ailes et grandir à travers l'apprentissage d'une discipline qui leur plaît.

Naëlle finira-t-elle par devenir Compagnon ?

Est-ce que son passage dans leur maison restera une expérience et un gage d'excellence pour son avenir professionnel ? Oui.
Est-ce qu'elle deviendra Compagnon ? On ne sait pas. Dans tous les cas, c'est positif. Elle a trouvé sa passion et appris l'exigence.

Revenons au tournage : s'est-il déroulé dans l'ordre chronologique ?

Pas complètement. Mais l'équipe technique a eu à cœur de coller le plus possible au déroulé de l'histoire.

Dans le film, vous jouez face à de nombreux amateurs mais également face à de grands acteurs professionnels. Était-ce impressionnant ?

J'ai eu un peu d'appréhension surtout à l'idée de tenir un rôle aussi important mais j'étais plus contente et excitée donc je l'ai vite oubliée. Avec

Agnès et Pio, on s'était vus une première fois pour une lecture à Paris. Ils m'ont mise à l'aise. Agnès est quelqu'un de très accessible, très humble. Et, contrairement à son personnage dans le film, dans la réalité, Pio est très rock'n'roll, il prend tout à la rigolade. Ça cassait la glace, ça permet de se sentir plus libre dans le jeu.

Y-a-t-il eu des scènes où vous avez éprouvé des difficultés ?

Je me souviens de celle où le personnage de Pio vient me récupérer chez les dealers dans une ruelle sombre. J'étais mal à l'aise, je la trouvais délicate à jouer - peut-être à cause de la tension qui s'en dégageait. J'avais peur d'être à côté de la plaque. La plupart du temps, je trouvais facilement des repères qui me permettaient de me sentir libre : on ne sait pas toujours où on va aller, il arrive des choses auxquelles on ne s'est pas préparé, certaines relèvent de l'impalpable, et c'est génial.

Mais cette fois, plus on empilait les prises, plus j'avais l'impression d'être mauvaise.

Comment voyez-vous l'avenir ? Prenez-vous des cours par exemple ?

J'ai hâte que le film sorte et qu'il soit vu. J'aimerais m'entraîner davantage à la comédie ; travailler davantage en amont. Jusqu'à maintenant, en dehors d'un stage d'acting j'étais trop prise par la nécessité de payer mon loyer pour trouver le temps et/ou l'argent de prendre des cours. Jusqu'ici c'est finalement en passant des castings que j'ai le plus l'impression de me former.



ENTRETIEN AVEC

PIO MARMAÏ

Qu'est-ce qui vous a plus dans le projet de François Favrat ?

Il m'a tout de suite parlé. D'une certaine manière, mon travail d'acteur a toujours été lié au travail manuel, à cette capacité qu'ont les hommes à toucher l'excellence avec leurs mains. J'aime ce rapport concret à la matière. J'ai longtemps eu un atelier de fabrications de motos, j'ai su souder très tôt, j'ai eu un atelier de sérigraphie... L'artisanat fait partie de moi.

Connaissiez-vous les Compagnons ?

Mon père, qui avait été proche de l'un d'eux lorsqu'il était jeune, m'avait souvent parlé des valeurs qu'ils défendent - le goût de la transmission, l'exigence, l'assiduité ; des valeurs très belles, rares et qui me paraissent se perdre un peu. J'ai le sentiment qu'on va davantage vers

la facilité aujourd'hui. Les rites de passage qu'il me décrivait, et la symbolique très puissante qui existe chez eux, me séduisaient aussi beaucoup, même si, à l'époque, j'étais loin d'imaginer leur richesse. Cela n'a fait qu'augmenter mon envie de découvrir ce milieu. Il peut paraître opaque et mystérieux à certains, faire même un peu peur. Moi, au contraire, j'adore découvrir des univers que je ne connais pas et qui n'appartiennent qu'à des poignées d'individus. C'était assez fascinant de s'immerger dans cet héritage qui perdure depuis des centaines d'années.

Y rentre-t-on facilement ?

Très facilement. Les Compagnons ont un sens puissant du collectif. Ils ouvrent leurs portes à tout le monde : les visiteurs comme moi ; les jeunes, dont certains viennent de milieux

qui n'ont absolument rien à voir avec le leur. Une seule chose compte : l'envie commune de travailler et de tendre vers le beau. Leur démarche est extrêmement généreuse ; elle tranche avec le sentiment qui domine actuellement et dont, en gros, le mantra, c'est : «*Démerde-toi tout seul*». Je suis très sensible à ça : bien avant de faire du théâtre et du cinéma, j'avais déjà ce goût du collectif. Il me semble qu'on existe paradoxalement davantage dans un groupe que seul. Autre fait rare, on voit plusieurs générations se mêler chez les Compagnons : à côté des anciens qui restent toute leur vie Compagnons - ce qui est vraiment une preuve d'abnégation et de passion -, viennent se greffer les jeunes apprentis qui amènent une nouvelle énergie et bouleversent parfois les acquis. C'est un mélange très positif.

Avez-vous senti que certains, comme Paul, votre personnage, avaient vécu des choses difficiles, avant d'arriver dans cette communauté ?

Peut-être est-ce arrivé ... Les Compagnons ne sont pas des gens expansifs. Ils ne racontent pas leur vie et gardent une part de mystère. Par contre, ils adorent discuter d'un millier de choses. Ils n'ont pas besoin de s'agiter pour exister. Leur travail parle pour eux : voir les ouvrages qu'ils fabriquent m'a mis à un endroit d'humilité et d'écoute que j'avais rarement connu. Je ne la ramenaient pas ! J'ai passé beaucoup de temps avec eux avant et pendant le tournage à Nantes. On se fréquentait hors plateau. On a beaucoup rigolé ensemble. Humainement, ce sont des personnes géniales.

Concrètement, comment vous êtes-vous préparé au rôle ?

J'ai appris à travailler le verre, une matière que je ne connaissais pas et qui me changeait du métal. C'est dangereux de couper du verre, cela demande de la persévérance mais j'ai aimé cela. J'ai fait mon apprentissage dans un atelier à Paris, avec des gens qui fabriquent des vitraux et j'ai fini par fabriquer moi-même mon petit

vitrail. C'était plus concret que d'arriver sur le plateau et de faire semblant de savoir couper du verre ! Cela m'a porté, cela m'a touché.

Parlez-nous des rites que vous avez découverts chez les Compagnons.

Je suis sensible à la notion du sacré qui existe dans les rites et qui se transmet de siècle en siècle. Cela me plaît d'autant plus lorsque ceux-ci se transmettent de façon orale, ce qui est le cas des Compagnons. J'ai adoré ces chants qu'ils entonnent ensemble. J'ai rarement vu cela ailleurs. C'est très rare de pouvoir assister à ces cérémonies quand on n'appartient pas à cette communauté. Je me rendais compte de ma chance. Certains des jeunes qui ont partagé ces moments étaient également très impressionnés, très respectueux ; très curieux, en fait.

Les jeunes du film sont très éloignés de l'image qu'en donnent les médias...

François Favrat a eu l'intelligence et l'humanité de ne pas tomber dans les clichés. Il renvoie une image généreuse de ces jeunes. Et, toute improbable qu'elle puisse paraître au départ, la rencontre de ces jeunes avec les

Compagnons fonctionne très bien. Du reste, le Compagnonnage n'est pas une institution qui tombe en désuétude : beaucoup de jeunes, dont beaucoup de filles, veulent devenir Compagnons. Les maisons des Compagnons sont pleines.

Vous évoquez les femmes qui ont désormais droit de cité dans l'institution. Pourtant, Paul, votre personnage, est assez hostile à l'arrivée de Naëlle (Najaa) dans son atelier...

Paul est quelqu'un qui a peur de l'inconnu. Autant il maîtrise et contrôle parfaitement son travail, autant il n'est pas sûr de maîtriser cette jeune qui arrive pleine de colère et qu'il ne connaît pas. Donc, sa réaction, qui n'est pas forcément la meilleure, consiste à se braquer. L'humain est comme ça parfois. Mais cela deviendra un plus pour la relation qui se nouera ensuite entre eux.

Vous interprétez rarement des personnages taiseux comme l'est Paul...

Mais parce que les Compagnons que j'ai rencontrés à Nantes ou ailleurs sont comme ça - taiseux, parfois bougons. Ce ne sont pas des gens qui existent dans le romanesque ou qui ont la parole facile. Ils sont un peu effacés.

Effectivement, pour moi qui joue parfois des personnages excessifs, explosifs, c'était une autre dynamique.

Était-ce difficile de trouver cette nouvelle dynamique ?

François me dirigeait très bien. Et puis, il me suffisait de regarder les Compagnons autour de moi. Au bout d'un mois et demi passés près d'eux, je me suis forcément imprégné de leurs personnalités. Elles infusaient en moi. Du coup, j'ai un jeu plus retenu, plus calme.

Était-ce compliqué pour vous de travailler avec des pros et des non pros ?

Je n'ai pas senti de différence fondamentale. Peut-être parce que les personnages incarnés par les non professionnels étaient très proches de ce qu'ils sont dans la vie. Sans doute parce que François Favrat les a particulièrement bien accompagnés. Et sans doute aussi parce que Agnès et moi sommes investis dans nos rôles mais attentifs à l'harmonie du tournage. François tenait à ce qu'il y ait cette vérité dans le film - celle des Compagnons et celle des jeunes. C'est un parti pris qu'il a suivi jusqu'au bout et

qui n'était pas forcément simple. Cela donne, je trouve, beaucoup d'énergie au film.

Parlez-nous de Najaa qui joue Naëlle...

Najaa a une énergie de travail que j'ai trouvée extraordinaire. Elle n'a jamais peur d'être à côté, elle s'autorise des choses sans craindre de se tromper ou de se trouver ridicule devant l'équipe. C'est très agréable pour un partenaire.

COMPAGNONS met non seulement en avant cette institution mais valorise de manière très forte le travail manuel dans nos sociétés. Est-ce important pour vous ?

Bien sûr. Personnellement, j'ai suivi une filière classique jusqu'à la terminale et j'ai toujours regretté qu'il n'y ait pas davantage de formation manuelle au lycée. Quand on en parlait à nos professeurs, ils nous répondaient que les élèves en BEP ou en CAP étaient un niveau en dessous de nous et qu'il était normal qu'ils fassent plutôt du travail manuel que du travail intellectuel. J'ai toujours trouvé cet argument d'une profonde bêtise. C'était quand même violent. Mais j'ai l'impression que les choses changent un peu : on réalise maintenant que le travail manuel

peut être épanouissant. En ce qui me concerne, si je n'avais pas découvert la soudure et la carrosserie, cela manquerait à ma vie et à mon équilibre. La pensée vagabonde autrement quand on travaille avec ses mains. Elle se libère... Et je ne parle pas de la satisfaction ressentie lorsque, après trois mois de travail, j'ai fini une moto et que je roule avec. L'estime grandit en soi. Travailler avec mes mains est quelque chose dont j'aurai toujours besoin.

Est-il vrai que, lorsque vous débutez, vous vous sentiez mal à l'aise dans les castings et que vous n'osiez pas avouer que votre passion était la moto ?

C'était une autre époque et, oui, il pouvait arriver qu'on me fasse sentir que le fait de faire un travail manuel à côté de celui d'acteur était un peu ... gênant. On me prenait pour quelqu'un d'un peu bête, un peu limité quoi. Ce n'était pas forcément agréable. Bizarrement, ça m'a convaincu de continuer dans la mécanique.

En tant qu'acteur, on sent que vous aimez, vous aussi, véhiculer des valeurs.

C'est vrai. Si j'ai la carrière que j'ai aujourd'hui, c'est parce que des professeurs m'ont appris à

travailler. Donc, j'essaie de transmettre à mon tour. Et je suis toujours sensible aux personnes qui ont un savoir qui m'échappe, je suis toujours curieux d'apprendre. Est-ce ma formation à l'Ecole nationale supérieure d'acteur ? Je me sens à un endroit d'exigence.





ENTRETIEN AVEC

KEVIN BOUDEAU

Racontez-nous votre premier contact avec François Favrat.

En tant que Compagnons du Devoir, nous sommes régulièrement sollicités pour faire connaître notre association. Je ne connaissais pas François et j'ai d'abord pensé qu'il souhaitait réaliser un court métrage sur notre Maison. Quand j'ai compris qui il était et l'ampleur de son projet, je l'ai aussitôt dirigé vers notre siège social. Lui seul pouvait valider une telle aventure.

Connaissiez-vous déjà la teneur du scénario ?

François m'en avait raconté une ébauche. Ce n'est qu'après ses différents échanges avec notre direction, avec moi et les autres membres de la Maison de Nantes qu'il l'a finalisé. Il était déjà très documenté et a consacré énormément

de temps à comprendre notre fonctionnement. J'ai, malgré tout, été surpris de la fidélité avec laquelle il y restituait la réalité de notre quotidien, nos valeurs et les messages que nous voulons transmettre.

En tant qu'oeuvre de fiction, le film ne vise pas la restitution fidèle des us et coutumes des Compagnons et nous le savions dès le départ. En revanche, les principes d'entraide, de générosité mais aussi d'exigence qu'il met en avant sont le reflet de la réalité.

Vous étiez Prévôt lors de la préparation et du tournage du film. Vous êtes désormais responsable régional de développement. Racontez-nous votre parcours.

J'ai suivi le parcours classique de la formation : je suis rentré chez les Compagnons en 2009 en

sortant du collège. Après mon CAP, au bout de deux ans d'apprentissage comme tailleur de pierre, j'ai entamé mon Tour de France puis j'ai passé un an à l'étranger. En 2017, au terme de ces quelques années de voyage, je suis devenu Prévôt à la Maison de Nantes. J'ai quitté mon métier d'origine - la taille de pierre - et suis devenu salarié à plein temps de l'association.

Pour quelles raisons et comment devient-on Prévôt ?

À la fin de son Tour de France, chaque Compagnon est invité à donner de son temps pour rendre un peu de ce qu'il a appris - il a, en quelque sorte, un devoir de transmission. Plusieurs possibilités s'offrent alors à lui : il peut devenir formateur et transmettre son métier aux apprentis, ou prendre la responsabilité d'une maison, c'est-à-dire, recruter les jeunes,

les accompagner et promouvoir l'institution. Dès vingt-deux ou vingt-trois ans, ceux qui ont été reçus Compagnons et ont choisi de se lancer dans un métier manuel voient s'ouvrir devant eux des opportunités assez extraordinaires. Contrairement à certaines idées reçues, chez les Compagnons, l'apprentissage des métiers manuels n'est pas une voie de garage.

Le mandat de Prévôt ne peut généralement pas excéder trois ans. Pourquoi ?

C'est un poste exigeant qui demande beaucoup d'investissement. D'autre part, il est capital de renouveler les cadres : la force des Compagnons c'est d'abord de laisser la chance à des jeunes de prendre des responsabilités. Les Compagnons constituent un tremplin extraordinaire...

Avez-vous le sentiment qu'ils contribuent à sauver des jeunes, comme c'est le cas pour Naëlle, l'héroïne du film, ou pour le personnage qu'interprète Pio Marmaï ?

Chez les Compagnons, tout est basé sur le capital confiance qu'on attribue d'emblée aux jeunes qui arrivent. Et il est de 100%. Quand, ailleurs, ils doivent se battre pour essayer de gagner du crédit auprès de leurs supérieurs ou de leurs proches, chez nous, ils doivent batailler pour ne pas le perdre. C'est une différence énorme.

Vous-même, vous sentiez-vous un cas désespéré avant de devenir Compagnon ?

Non. J'ai eu la chance de vivre une enfance tout à fait

normale. Est-ce parce que mon père était maçon ? J'ai rapidement été attiré par les métiers manuels ; j'avais envie de voyager, de partir... Les cas difficiles, comme celui de Naëlle, dans le film, sont peu nombreux. En revanche, beaucoup des jeunes auxquels on prédisait un avenir funeste se sont littéralement épanouis chez les Compagnons.

Y-a-t-il souvent des candidats dont le profil fait débat au sein de la Maison des Compagnons ?

Oui, mais, comme dans le film, il y a aussi toujours des membres de la communauté prêts à prendre le risque de les accueillir. Il est très rare que nous refusions une candidature : lorsque c'est le cas, c'est que nous avons la certitude absolue que le parcours n'est pas adapté aux jeunes.

Combien d'apprentis sont-ils reçus Compagnons ?

Environ 10%. Pour autant les 90% restants ne constituent pas des échecs : leur CAP en poche, certains font le choix de rester dans leur zone géographique en poursuivant leurs études. Et sur le flux de ceux qui partent pour le Tour de France, un pourcentage d'entre eux choisit de s'arrêter en route : pour fonder un foyer, créer leur entreprise, ou tout simplement parce que le voyage et la vie en communauté ne correspondent plus à la vie qu'ils souhaitent mener à ce moment-là.

Combien de jeunes formez-vous ?

Nous avons chaque année, dix mille jeunes en formation dont six-mille-cinq-cents apprentis. Assez paradoxalement, nous recrutons de plus en plus

de candidats du niveau post bac. Après une année à l'université ou même après avoir obtenu un diplôme universitaire, ils n'ont plus de problèmes à se reconverter et à repartir vers de nouvelles carrières. Ils ont besoin de concret. Notre seul souci concerne certains corps de métiers pour lesquels nous parvenons tout juste à remplir les sections de formation alors qu'il y a pourtant une très forte offre d'emploi - maçons, plâtriers, couvreurs, mécaniciens.

En voyant le film, on est frappé du changement en profondeur qui s'opère chez ces jeunes ?

Du jour au lendemain, ces ados qui ont toujours vécu dans leur famille, doivent apprendre à être autonomes : se lever à l'heure, aller travailler, gagner de l'argent, financer leur hébergement, apprendre à participer aux tâches communes... Ils prennent conscience beaucoup plus tôt de la réalité de la vie. En quelques années, ils deviennent des adultes.

Comment réagissent-ils face au règlement ?

D'abord, tous les apprentis ne vivent pas à plein temps dans la maison des Compagnons. Certains choisissent de rester au sein de leurs familles. Quant aux internes, je n'ai pas remarqué qu'ils étaient particulièrement effrayés. En gros, le règlement correspond aux règles de vie d'une famille normale, elles ne sont ni plus strictes ni plus exigeantes. Et lorsqu'on leur parle des opportunités qui vont s'offrir à eux, franchement, ils sont très motivés

Quel regard les apprentis portent-ils sur les rites des Compagnons ?

Ils ne les découvrent vraiment qu'à partir du moment où ils manifestent leur envie d'effectuer le Tour de France. Entre temps, on leur a parlé un peu de cette symbolique que les Compagnons se transmettent de génération en génération. Cela se passe lors de conférences, d'échanges ou même de discussions dans la vie de tous les jours ; les jeunes se montrent plutôt attirés par ces choses- là.

On parle d'excellence à propos du travail des Compagnons...

Personnellement, je préfère parler d'une démarche de progrès. Chacun doit se construire peu à peu, à son rythme pour aller au maximum de ses capacités. Chez les Compagnons, on veut le mieux, sachant que nous n'avons pas tous les mêmes compétences. Certains sont excellents ; d'autres moins. La volonté de transmettre prime.

Dans COMPAGNONS, vous interprétez Martin, le Prévôt de la Maison de Nantes. Quel effet cela fait-il de jouer son propre rôle ?

J'ai d'abord eu très peur : en tant que Prévôt, j'avais déjà la charge de coordonner le tournage tout en veillant au bon fonctionnement des formations. Comment jongler avec tout ça ? Mais c'était l'opportunité de découvrir un nouveau monde ; c'était excitant.

Jeune, j'avais fait un peu de théâtre et cela m'a sans doute aidé. Je me suis lancé. Je n'avais pas particulièrement à me préparer au rôle puisque c'était

mon quotidien. J'ai appris mon texte et j'ai suivi à la lettre les indications de François.

Qu'est-ce qui vous a le plus étonné dans cette expérience ?

L'énergie dépensée pour la mise en place par rapport au peu de temps passé devant la caméra. J'ai été impressionné par tout le travail qui se passait derrière, le nombre de prises, d'angles de vue, le rythme. À la fin du tournage, j'étais lessivé.

Quel effet cela fait-il de se retrouver face à des comédiens comme Agnès Jaoui ou Pio Marmai ?

C'était intimidant, bien sûr, mais ils sont tellement abordables, tellement simples que je n'ai pas senti de fossé entre nous. Ils ont été d'une bienveillance extrême. Et ils étaient très curieux de nous. Au fond, ce mélange correspondait parfaitement à l'esprit d'ouverture qui est le nôtre.



LISTE ARTISTIQUE

Naëlle	NAJAA
Hélène	Agnès JAOUÏ
Paul	Pio MARMAÏ
Adama	Soriba DABO
Coca-man	Youssouf WAGUE
Djbril	Mouad HABRANI
Martin	Kevin BOUDEAU
Jorgen Ampe	Sam LOUWYCK
Elise Germain	Geneviève MINCH
Luis	Louis CHRISTIANI
Hedia	Hédia FATNASSI
Inès	Elyssa TOMESCU
Ryan	Yanis BOUHRIS
Sami	Baptiste PERAIS
Iris	Géraldine GALLINARI
Serge	Franck TRILLOT

LISTE TECHNIQUE

Réalisateur	François FAVRAT
Producteurs	Romain BREMOND et Daniel PRELJOCAJ
Scénario, adaptation et dialogue	Johanne BERNARD et François FAVRAT
Musique originale	Éric NEVEUX
Directrice de la photographie	Jeanne LAPOIRIE
Ingenieurs du son	Pierre MERTENS et Stéphane THIEBAUT
Montage	Clémence SAMSON
Décors	Mathieu MENUT
Costumes	Caroline SPIETH
Casting	Antoine CARRARD
Première assistante réalisation	Camille SERVIGNAT
Scripte	Marion PIN
Directeur de production	Thomas SANTUCCI
Régie générale	Florence TANGUY
Post production	Julien SIGALAS

PARTENAIRES FINANCIERS

Une production
Une coproduction
Une coproduction
Avec la participation de

Soyouz Films
Soyouz Films, Wild Bunch, France 2 Cinéma
Umedia
Canal +, Ciné +, C8
France Télévisions
Wild Bunch et Elle Driver

Avec le soutien de
En partenariat avec
Avec le soutien de
En association avec
Avec le soutien de

La Région des Pays de la Loire
Le CNC
La SACEM
uFund
Tax Shelter du gouvernement fédéral de Belgique
et des investisseurs Tax Shelter

Avec l'aide de
Coproducteurs
Coproduction executive Belgique
Production déléguée
Ventes Internationales
Distribution

Bureau d'accueil des tournages des Pays de la Loire
Cloé GARBAY, Bastien SIRODOT et Aurélie DUSAUSOY
Julia GABREAU
Romain BREMOND et Daniel PRELJOCAJ
Elle Driver
WILD BUNCH

La création de la musique originale de ce film a reçu le soutien de la Sacem
©2020 Soyouz Films - Wild Bunch - France 2 Cinema